

Temps sur Temps : l'ombre portée de Gauguin dans le miroir des paysages bretons de Bernard Demiaux



« Tout art invente ses prédécesseurs », disait Malraux. C'est à cette paradoxale version du réappropriationnisme contemporain que semblent se mesurer les derniers travaux de Bernard Demiaux. Son parcours sur les rives de la Laïta est non seulement une invitation au voyage d'été en Bretagne et au Pouldu en particulier, c'est aussi un voyage dans le temps des aventures colorées de Gauguin dans ces mêmes lieux.

Comme si deux images du temps venaient se surimprimer, en forme de *palimpseste*, l'une sur l'autre dans l'espace d'un même paysage, témoignant en cela même que le numérique, souvent assimilé à une uniformisation de la sensibilité, emportait au contraire avec lui une formidable capacité de diversification culturelle, et dans sa perception de la nature même, une étonnante puissance de divergence artistique et esthétique. Comme si nous revenaient, en même temps que la belle saison, l'image d'un temps révolu, celui d'une nature encore portée par le regard émerveillé d'une peinture sur le motif en quête d'elle-même, à travers le miroir de la campagne et des rivages bretons. Il faut se souvenir que l'invention du tube de peinture est un événement considérable pour les impressionnistes et leurs successeurs, qui dégage l'horizon de ces avancées prodigieuses de la couleur que nous devons à Van-Gogh et Gauguin, à l'orée du siècle précédent.

Telle une incise du temps, ou un retour du refoulé dans la béance même d'un présent à *la recherche de la réalité perdue*, comme dit Alain Badiou, ces pièces de Bernard Demiaux nous parlent du présent dans le prisme du passé, à travers cette grande

figure de Gauguin qui continue de projeter sa lumière singulière sur les couleurs un peu maussades de notre temps, comme pour les rehausser, les raviver, leur donner le sens d'une ouverture infinie de la peinture sur elle-même et au delà d'elle-même, vers son dehors et vers son dedans, vers son passé et vers son futur.

Il est étrange, mais finalement logique, si l'on y réfléchit, que la peinture de Gauguin revive aujourd'hui dans la peinture à la tablette de Bernard Demiaux (autrement que sous les formes un peu réifiées de la muséification : qu'elle retrouve en somme à travers cette expérience, le sens qui fut le sien à l'origine, le sens du mouvement et du commencement, celui d'un nouvel espace pictural promis, après les cônes, les cercles et les cubes de Cézanne, par l'aventure de la couleur). Que celle-ci réinvente celle-là, dans l'apparente négation d'elle-même en quoi consiste, aux yeux de certains le numérique, comme mort annoncée de la peinture et des anciens supports de l'art.

En effet, les personnages de Gauguin sont binarisés, sous forme de codes 0/1 incrustés dans les paysages. Et ces personnages, farceurs ou malfaisants (il s'agit de ces fameux *korrigans* que l'on retrouve dans les légendes celtes), s'insèrent ironiquement ou dramatiquement dans ces paysages d'aujourd'hui et d'hier, qui, finalement, n'ont pas changé.

Il est étrange, mais au fond logique, que le rappel du peintre se fasse aussi bien dans le miroir du nombre, du code, du langage numérique dans lequel s'écrivent les traces du présent, mais se convertissent aussi celles du passé, sous peine de disparaître. Avec ces toiles sur le motif/à la tablette, c'est le temps qui s'ouvre sur lui-même dans le prisme de cette réinvention du paysage breton à laquelle nous invite Bernard Demiaux.

Norbert Hillaire, juin 2015

Exposition "la Rivière, la Forêt, les Korrigans",

Bernard Demiaux au Port du bas Pouldu, juillet 2015